

MARC GUILLAUME

Mondialiser, normaliser

L'aspect le plus visible de la normalisation/mondialisation, c'est d'abord l'extension massive des télétechnologies et l'accroissement de leurs performances ; c'est ensuite l'uniformisation des marchandises et des contenus informatifs.

Les progrès de l'informatique (« loi » de Moore) et des médias (« loi » d'Amdahl) ont permis de construire, en quelques années, un empire des réseaux. Les entreprises et les hommes qui accèdent à cet empire communiquent et s'informent partout, tout le temps, immédiatement. Cette troisième révolution technique et industrielle est au cœur d'une nouvelle économie, effervescente, qui se singularise par son impérialisme de la vitesse (la conquête des nouveaux marchés, l'établissement des normes, de fait, reviennent le plus souvent aux premiers arrivants), par sa propagande fébrile (pour vendre les nouveaux réseaux de cette ruée vers l'or, il importe de faire croire qu'il y a beaucoup d'or à exploiter) et aussi par des transformations réelles parfois très étendues (la globalisation des marchés financiers) mais souvent sectorielles (de multiples niches apparaissent et mettent en péril des activités plus anciennes).

L'uniformisation des marchandises et des informations s'inscrit dans un mouvement séculaire qui s'accélère au cours des « Trente Glorieuses » (qui ne sont que vingt-cinq d'ailleurs). Elle a déjà suscité beaucoup de réflexions critiques : par exemple, l'uniformisation (aggravée par les nécessités de « l'urgence » évoquées par M. Palmer) de l'information médiatique liée à la logique économique des agences mondiales a été dénoncée par M. Kundera, il y a plus de vingt ans.

Les nouveaux médias et Internet en particulier ont apporté l'espoir que les circulations de l'information seraient libérées, au moins en partie, de ce monopole de quelques sources mondiales. Accès de chacun, de tout groupe, structuré ou non, au réseau des réseaux, accès permettant de nouvelles formes d'édition (au sens large) et de communication. Tout cela donne l'apparence d'une diversification presque infinie des flux d'information et d'échanges. Avant même de discuter de la réalité et surtout de l'efficacité de cette diversification, il faut souligner que le protocole Internet (IP) qui est au cœur des nouveaux médias symbolise au contraire, depuis quelques années, le processus d'une mondialisation triomphante. La norme IP joue, dans le monde des échanges communicationnels, le rôle que jouerait une monnaie unique pour les échanges commerciaux mondiaux... Au-delà de cette signification symbolique, Internet est devenu effectivement un dispositif « passe-frontières » pour les échanges de services en ligne et pour certaines composantes du *e commerce*. De ce fait, Internet est un vecteur de libéralisation et de mondialisation des échanges. Pour les idéologues libéraux, le pas est alors vite franchi : Internet libère définitivement les marchés mondiaux de l'interventionnisme des États et contraint tous les pays à accepter les règles d'une concurrence pour le moment dominée par les États-Unis. Avec les risques associés d'une américanisation, voire d'une « californisation » des modes de vie (D. Frau-Meigs).

Ainsi s'esquisse une opposition tranchée entre la vision des libertaires et celle des libéraux : Internet, selon les premiers, serait le meilleur allié des libertés individuelles et des groupes affinitaires ou contestataires ; selon les seconds, il serait la préfiguration,

après le « village global » de McLuhan, du marché planétaire.

Cette opposition, évidemment simpliste, ouvre un espace d'analyse dans lequel je me limiterai à glisser ici quelques remarques.

Tout d'abord, le terme de mondialisation est abusif. Les réseaux n'irriguent qu'une faible partie du monde, même si celle-ci est, de loin, la plus riche. Aujourd'hui Internet ne concerne que 5 % de la population mondiale : le *digital divide* s'inscrit à ce niveau ; comparées à ce fossé, les inégalités internes aux pays riches apparaissent bien secondaires. Et derrière des formes importées des schémas occidentaux, beaucoup de pays dits du Sud conservent des cultures ancestrales qui n'ont rien à voir avec l'univers anglo-saxon.

De plus, cette prétendue mondialisation n'est pas nouvelle. Avant la première guerre mondiale, l'Europe et les États-Unis dominaient déjà largement le reste du monde, la libre circulation des marchandises, des capitaux et des hommes était plutôt supérieure à celle d'aujourd'hui, bref la globalisation était plus poussée que celle que nous faisons semblant de découvrir maintenant. Faut-il ajouter que le protocole IP et les normes d'adressages (noms de domaines et adresses Internet) ne font que reproduire dans l'espace virtuel le code postal élaboré au XIXe siècle ?

L'espace virtuel ouvre de multiples opportunités dont la plupart ne peuvent être réalisées que par un rapprochement spatial. On ne peut évidemment pas toujours travailler, se former, se divertir à distance. Faute d'accessibilité, le virtuel offre quelques compensations et beaucoup de frustrations. Autrement dit, le vrai fossé engendré par les réseaux reste inscrit dans l'espace réel. De façon plus générale, derrière l'apparente virtualisation (relativement pacifiée) de l'espace, les territoires s'affrontent à travers de nouvelles dimensions de conflits : une nouvelle polémologie doit trouver sa place dans la médiologie (F.B. Huyghe).

Enfin et peut-être surtout, les réseaux ne constituent pas une nouvelle bibliothèque universelle car les modes de lecture et d'écriture changent et transforment l'accès à l'information, la constitution des savoirs et même les régimes de pensée. La « balistique des messages » (R. Debray) relève aujourd'hui de moteurs de recherche qui laissent dans l'ombre une très grande part de l'information disponible sur le Web (K. Douplitzky). Elle débouche sur une logique de « nœuds et de liens », ce que j'ai appelé un génie de la commutation, qui fait de l'individu terminal un « spectre » (composé de facettes infra-individuelles), voire un *homo commutans* (P. Soriano).

Le risque majeur me semble alors être celui d'une *dualisation* des savoirs. Les technosciences profitent incontestablement de l'effet réseau car les réseaux intellectuels et sociaux préexistaient aux infrastructures, la percolation des savoirs scientifiques et techniques accroît une sorte d'intelligence collective (extériorisée) des experts. Mais cette globalisation contraste de plus en plus avec l'affaiblissement d'une pensée globale et profonde du monde, la perte de la formation de l'esprit (*Bildung*) que J.-F. Lyotard dénonçait déjà (*La condition postmoderne*, 1979) à l'aube de l'ère des réseaux.

Andy Wahrol,
*192 billets de
1 dollar*,
1962,
sérigraphie sur
toile, collection
Erich Marx, Berlin
© Adagp, Paris 2001.